Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 26 (1989)
Heft: 959

Artikel: Sept semaines chinoises. Partie 2, Dans l'œil du cyclone sans le savoir
Autor: Lévy, Marx
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1011121

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

SEPT SEMAINES CHINOISES

Dans l'œil du cyclone sans le savoir

Nous poursuivons, avec Marx Lévy, le voyage dans la Chine en révolte entamé dans notre dernier numéro.

3-7 mai: Hong-Kong s'excite

Après une petite semaine de République populaire de Chine, je suis content de revenir à Hong-Kong me replacer dans mon angle de vue d'Occidental face aux événements de Pékin qui semblent avoir pris de l'ampleur.
Partout pendent de grands placards de journaux, focalisant sur les révoltes dans la capitale; ce qui s'y passe prend d'ici beaucoup plus de relief et semble susciter une exaltation générale. On commence à collecter de l'argent dans la rue pour soutenir les étudiants pékinois.
Là-bas, Tien An Men n'est plus seulement un point de ralliement où fusionnent les manifestations parties en cortège des différentes universités. La place a été occupée, on y campe et plusieurs centaines d'étudiants ont commencé une grève de la faim. Ils exigent du gouvernement qu'il vienne in corpore discuter avec eux sur la place.
Chaque jour l'optimisme de la population de Hong-Kong s'amplifie, sans que les gens puissent bien exprimer ce qu'ils attendent. Les tenants de Formose — on en trouve pas mal à Hong-Kong parmi la petite bourgeoisie, boutiquiers, restaurateurs — commencent à croire de nouveau qu'une divine surprise peut advenir.

Dans les journaux

La grande presse traite très largement l'événement; la une est entièrement axée sur Pékin. A l'intérieur, les pages chinoises usuelles ont plus que triplé par la publication de nombreuses photos grand format. Les événements annexes sont soignés et émaillés de détails significatifs. Mais il y a beaucoup de retenue dans le commentaire. Le *Morning Post* présente chaque jour deux articles de «China Watchers»; ces observateurs avaient gagné leurs galons par des scoops à l'époque maoïste. Aujourd'hui, pour l'un on va assister à un grand bond en avant de la démocratie en Chine, alors que pour l'autre demain est le retour à la pire des glaciations. Mais tous deux se posent la vraie question: que va-t-il se passer le 15 mai, lors de la visite de Gorbatchev?
Les étudiants annoncent qu'ils n'interrompront aucune de leurs actions aussi longtemps que les grands seigneurs de Zhouguanhai ne seront pas venus sur Tien An Men. Ils déclarent vouloir rester de toute manière sur la place jusqu'à l'ouverture, le 20 juin, dans le palais devant lequel ils campent, de la session agendée de l'Assemblée populaire nationale. Cette attitude est largement débattue sur des pages entières de lettres de lecteurs asiatiques ou occidentaux. Elles partent dans tous les sens imaginables. Pour ma part, je penche du côté de ceux qui estiment indispensable pour la survie du mouvement de protestation que les étudiants trouvent le moyen d'instaurer une trève pendant la présence de Gorbatchev. Si on veut négocier avec quelqu'un, on ne lui fait pas perdre la face, surtout s'il est Chinois. On ne peut imaginer les répercussions qu'aurait pareil camouflet infligé à Den Xiaoping.

Zongnanhai, les saint des saints chinois

A l'ouest du palais impérial de Pékin, se trouve Zhongnanhai (mers du centre et du sud), un quartier de 100 hectares. C'est là que vivent, à un jet de pierre de Tien An Men, ultra protégés par des murs et une garde prétorienne, les plus hauts dirigeants, dans un enchevêtrement édenique de jardins, d'étangs et de palais Ming ou Quing restaurés.
Une invitation à Zhongnanhai est un honneur suprême que peu de mortels ont savouré.
Malgré sa disgrâce, Hu Yaobang n'avait pas été chassé des lieux. Il faut souhaiter que le sort de Zhao Ziyang ne soit pas plus cruel.

Les hommes d'affaires

Les feuillets économiques et financiers des quotidiens de Hong-Kong sont traditionnellement très substantiels. Immanquablement, les remous politiques y affleurent aussi. Le *Morning Post* sollicite successivement quelques-uns des grands acteurs de la scène du business extrême-oriental. Un jour c'est le directeur de la Hong-Kong and Changhai Bank, un autre le «General Manager de Jardine-Matheson», l'entreprise mammouth qui pratique depuis près de deux siècles l'import-export chinois (elle s'était édifiée avec le commerce de l'opium).
Les article de tous ces grands messieurs ne vont absolument pas dans le sens de ce que le bon peuple de Hong-Kong aimerait entendre. Ils disent redouter le réveil du tigre.

13-28 mai: seconde incursion en Chine

Cette effervescence me fait hésiter un moment. Aller comme prévu dans le pays de Wu déguster le charme des anciens bourgs et des villes aquatiques. Ou bien, émoustillé, me rendre à Pékin pour voir les choses de près. Choisir le tourisme politique ou urbanistique?
Même si on a la chance de passer comme moi sept semaines en Extrême-Orient, chaque journée est précieuse. Je ne change donc pas de cap et vais m'envoler pour Hang Zhou, capitale du Zhejiang.
A l'aéroport de Hong-Kong, aucun signe révélateur des événements, les avions de et pour Pékin sont à l'heure et pleins.

En avion avec les Taïwanais

L'appareil est rempli, ce n'est pourtant pas encore la saison des voyages de groupe. Mais à part quelques hommes d'affaires de Hong-Kong, les passagers sont des Chinois de Formose qui retournent voir la province natale qu'ils avaient quittée enfants pour suivre

Chiang Kai Check avec leurs parents, lors de l'effondrement continental du Guomindang.
Les Taïwanais, ceux qui ne sont pas Formosans de souche plus ou moins ancienne — 16 millions sur les 18 millions d'habitants de l'île — ont tous grande envie de retourner voir cette terre où sont leurs racines. Da Lu, la «grande voie», comme ils dénomment la Chine continentale, les intrigue. Lorsque, chez eux, ils rencontrent quelqu'un qui y a été, ils le questionnent longuement, fût-il un long-nez, bien au-delà de ce que permet la politesse chinoise.
Un peu comme le Suisse, chaque Chinois a une commune d'origine qui compte administrativement — et affectivement pour les Chinois — plus que la commune natale. Il s'agit en fait d'un comté *(Xian)* que le culte rendu aux ancêtres préserve à travers les âges, les brassages de population, les immigrations. Curieusement, cette tradition contribue à la diffusion dans l'ensemble du pays, régions reculées comprises, des informations sur le monde occidental, car souvent ces Chinois de la diaspora passent voir leur Xian ancestral lors d'un tour de Chine, même s'ils n'y ont plus de parenté. Ils sont reconnus, de par leur nom de famille (Xing) comme membres du clan et bien accueillis. Les Chinois américains ont été particulièrement attentifs ces dernières années à revenir à leur Xian. Cela a certainement joué un rôle de ferment, d'envie de changements, aussi bien dans l'adhésion de la population à la politique de modernisation du gouvernement que dans la compréhension du slogan des étudiants: «Plus de démocratie».
Ce besoin d'évolution est nourri aussi par des messages que véhiculent sans que nous nous en doutions les films documentaires occidentaux les plus insipides et anodins, diffusés à la télévision de Pékin.
Mais le plus fort vecteur pour un changement, c'est la cohorte de soixante mille étudiants qui, boursiers officiels ou débrouillards, sont répartis dans les hautes écoles d'Europe et des Etats-Unis. De même que la présence en Chine de quelque dix mille étudiants occidentaux (les Américains sont fortement majoritaires) joue un rôle similaire.

Mon ami Li Mang

En fin d'après-midi, je parcours les rues commerçantes de Hang Zhou dans l'intention d'obtenir des nouvelles de Pékin. Je ne sais pas assez bien le Chinois pour lire les journaux sans recourir à un dictionnaire, ce qui prend trop de temps. Je sais en revanche qu'un long-nez qui circule seul est fréquemment interpellé par des Chinois qui, se disant étudiants, veulent profiter de sa présence pour pratiquer un peu d'anglais en pilotant en échange l'étranger dans la ville. On peut faire ainsi des rencontres plaisantes débouchant sur des échanges fructueux pour chacun, comme on peut tomber sur de redoutables parasites.
Je suis effectivement abordé. Après avoir éconduit quelques raseurs, je m'attable dans une maison de thé avec un Chinois qui parle beaucoup mieux l'anglais que moi.
Très vite je constate qu'il a une bonne connaissance du monde, il sait où est la Suisse (cette connaissance est plus répandue en Chine que dans d'autres pays lointains, grâce à de bonnes écoles primaires). Il sait même que nous avons trois langues nationales; je le perturbe un peu en lui disant que nous en avons en fait quatre. Il m'explique que s'il aborde les étrangers c'est qu'il aimerait tant être embauché comme correspondant d'une entreprise étrangère travaillant dans le Zhejiang. Je n'ai évidemment pas de perspective de ce genre à lui offrir. Il accepte néanmoins d'être mon compagnon pour quelques jours en dehors de ses heures de travail. Je l'appellerai Li Mang. Sa pratique de l'anglais lui a valu un poste un peu privilégié au service d'une entreprise munici-

Hang Zhou et la secte Tendai

Hang Zhou est un des hauts lieux touristiques de la Chine.
L'attrait, c'est le fameux lac de l'Ouest et ses îles-jardins, dont la ville borde une des rives. Anciennement très belle, elle fut la capitale de la dynastie Song.Elle est maintenant très quelconque, malgré les canaux, car elle fut complètement anéantie au milieu du XIXe siècle lors de la révolte des Taipin. Je constate que la plupart des touristes sont Chinois. Le lac est couvert de petites barques, le batelier se tient à l'arrière et manœuvre avec une seule rame, au milieu du bateau sous un dais se prélasse un jeune couple langoureux devant une petite table couverte de victuailles avec une bouteille de vin de riz. Visiblement ce sont de petits entrepreneurs. Eux surtout ont la liberté et l'argent pour s'offrir ces délices. Ils viennent parfois de très loin, même de l'extrême nord de la Chine.
La ville compte deux millions d'habitants et dispose de nombreuses hautes écoles et d'une université et surtout d'une école des beaux-arts qu'on dit être la meilleure de Chine, moins académiquement figée que celles de Pékin et de Changhai.
J'ai pensé plus intéressant (et plus économique) de descendre dans un hôtel au cœur de la ville. Il est presque vide, mais j'y découvre une catégorie de touristes nouvelle pour moi. Des Japonais moins rutilants que d'habitude, ils ne sont bardés ni de Nikon ni de Camescop. J'apprends qu'ils appartiennent à la secte bouddhiste japonaise Tendai, connue pour son prolongement en parti politique populiste fachiste. Ils viennent en Chine en pélerinage au monastère voisin de Tian Tan Shan datant du VIe siècle, berceau de la secte Tendai. De manière générale, les pélerinages bouddhistes japonais en Chine vont croissant.

Photographes de rue

Les Chinois adorent se faire photographier. Partout devant chaque monument, à chaque carrefour, dans les gares, des photographes de rue opèrent pour quelques centimes suisses la copie. Autour du lac de l'Ouest, il y a encore plus de photographes qu'ailleurs, tous les vingt mètres le long des quais. Pendant les manifs, certains sont allés opérer le long des cortèges et sur la place de ralliement. Ensuite, comme chez nous, ils exposaient leurs prises et tous les étudiants et bien des badauds allaient acheter leur image. La police a certainement elle aussi dû se servir. Personne alors ne se souciait des suites possibles.

La madeleine de Li Mang

Un des souvenirs radieux que Li Mang dit avoir gardé de son enfance, ce sont les petits déjeuners occidentaux avec toasts, beurre, marmelade et le parfum du café frais. Je suis donc très heureux de pouvoir l'inviter au petit déjeuner occidental convenable de mon hôtel. Son visage s'illumine alors, sans doute encore plus que le mien, lorsque ensemble à midi nous dégustons une carpe au vinaigre et des crevettes d'eau douce dans un pavillon au bord du lac de l'Ouest.

pale, laquelle n'a d'ailleurs pas vraiment besoin de ses connaissances. Je regrette de ne pas pouvoir rapporter très fidèlement ce qu'a été le destin de Li Mang, mais vu la tournure qu'ont pris les événements, il est préférable qu'on ne puisse pas le repérer.

Il parle anglais depuis son enfance, protégée et heureuse dans une belle maison de Nankin. Il est de «mauvaise origine». Son père et sa mère étaient des intellectuels très considérés qui avaient étudié aux Etats-Unis dans les années vingt et étaient rentrés au pays dans les années trente. Sans être communistes, ils avaient salué l'avènement du nouveau régime et continué à pratiquer leur métier à Nankin après la libération. Ils crurent à la sincérité des autorités maoïstes lors de la campagne des Cent Fleurs et émirent alors quelques suggestions de réforme dans leur domaine professionnel. Mal leur en prît, ils furent acculés au suicide et le petit Li Mang grandit dans un taudis seul avec son grand-père. Lors de la révolution culturelle, il fut expédié dès les premières charretées dans une campagne reculée de l'Anhui où il croupit durant quatorze ans. Son anglais lui permit de revenir en ville en 1979, mais assigné à résidence à Hang Zhou. Il se met alors en ménage avec une autre victime de la révolution, une veuve dont il adopte le garçon et ensemble ils reprennent un peu goût à la vie. J'ai pu par la suite aller dans leur petit appartement en lointaine banlieue. Dès ce premier soir, je le questionne au sujet des événements de Pékin et il me surprend alors en m'apprenant qu'il y a aussi des manifestations sérieuses à Hang Zhou et dans d'autres villes de la province. Il est de cœur avec les étudiants; son garçon est parmi eux. En parcourant les bords du lac et les rues commerçantes, je ne me doutais pas que des manifs se déroulaient à deux kilomètres. Dorénavant, par Li Mang, je serai branché.

Marx Lévy

Prochain numéro: Zhejiang – manifs ou révoltes?

DP Domaine Public

Rédacteur responsable: Jean-Daniel Delley (jd)
Rédacteur: Pierre Imhof (pi)
Ont également collaboré à ce numéro: Jean-Pierre Bossy, François Brutsch (fb), André Gavillet (ag), Jacques Guyaz (jg), Yvette Jaggi (yj), Charles-F. Pochon (cfp), Marx Lévy
Point de vue: Jeanlouis Cornuz
Abonnement: 65 francs pour une année
Administration, rédaction: Saint Pierre 1, case postale 2612, 1002 Lausanne
Tél: 021 312 69 10 **CCP:** 10-15527-9
Téléfax: 021 312 80 40
Composition et maquette: Liliane Berthoud, Françoise Gavillet, Pierre Imhof
Impression: Imprimerie des Arts et Métiers SA

LE CARNET DE JEANLOUIS CORNUZ

Terreur estivale

Une fois de plus, j'aborde l'été avec terreur! Comment m'y prendre pour lire, éventuellement pour parler de (à Radio Acidule), pour dire quelque chose de tous les livres qui paraissent — je ne dis rien de ceux qui paraissent en France, et pourtant...

Pour commencer par ceux-là (!), comment ne pas au moins mentionner les deux admirables petits derniers de Henri Guillemin? Combien sont-ils, disait plaisamment André Würmser, qui utilisent ce pseudonyme de *Guillemin*? Car enfin, on ne nous fera pas croire qu'un seul homme ait pu écrire tous ces livres! Remarquez: j'ai quelque mérite à aimer Guillemin, car il m'oblige aux plus lourds sacrifices: Michelet, Sand, Voltaire, Diderot, Gide, Martin du Gard, Camus — tous auteurs que je ne me lasse pas de relire et qu'il abhorre. Mais le bilan n'en est pas moins positif. Je crois l'avoir écrit quelque part: jamais il ne *trahit* un auteur, car jamais il n'*ennuie*. Je parle en connaissance de cause, j'ai été maître d'école pendant quarante ans: vous pouvez dire ce que vous voulez d'un écrivain, de Pascal qu'il était un marxiste avant la lettre; de Sand qu'elle était une affreuse — pas d'importance, le lecteur, l'auditeur, provoqué, rétablira. Mais parler de Rousseau ou de Hugo de manière à ennuyer, ça c'est irrémédiable; ça, c'est impardonnable! Or de ce péché capital, jamais Guillemin ne se rend coupable.

Pour ne citer qu'un passage de son dernier livre, *Parcours* (Seuil 1989), qui nous concerne: cette rencontre qu'il fait de Pilet-Golaz, à Berne, en février 1940: *«Me voici donc, dans un petit boudoir, seul devant ce membre du gouvernement suisse et dont les responsabilités sont particulièrement sérieuses. Il est plus grand que moi; je lève le nez pour lui parler. L'homme est souriant, avec un pli d'ironie...*

(...)

Je crois bien ne pas trahir d'une syllabe ce que P.-G. m'a dit — il y a une heure à peine (...)*:*

"Vous voulez savoir comment je vois la suite des choses? Vous êtes tranquilles et en bon état, vous les Français, parce que la guerre n'a toujours pas eu lieu; mais elle aura lieu; l'armée allemande vous attaquera; je ne sais pas quand, mais elle vous attaquera; et alors, votre belle armée..." Sur ces deux mots, P.-G. a cessé de parler, remplaçant la parole par le geste. Il a levé à demi son bras droit et a fait claquer son pouce contre l'index et le médius de sa main. Mimique expressive: "...votre armée, elle sautera en l'air, pulvérisée, volatilisée."»

On se persuade que Pilet-Golaz voyait clair. Du moins voyait-il fort clairement la petite aiguille, sur le petit cadran, pour employer la belle expression de Wiechert. La grande aiguille, sur le grand cadran, celle-là lui échappait, et peut-être le général Guisan, poussé par son instinct de paysan, l'a-t-il mieux vue. Encore fallait-il *parier*, au rebours du sens commun. ■